

le compagnon en tournée, vu par lui-même

S'il n'a pas été réveillé aux aurores par les hoquets lancinants d'une plomberie défaillante ou par l'aubade joyeuse d'une femme de chambre surmontant de sa voix chaude l'accompagnement ronflant de l'aspirateur, le Compagnon se lève entre dix heures et midi, suivant sa vitesse de croisière dans l'étape à parcourir, l'heure toujours tardive de son coucher ou simplement son appétit de curiosités touristiques.

Les deux seuls refuges lui permettant d'échapper à la vie d'équipe étant la chambre d'hôtel et sa voiture, le Compagnon fait la route seul et ne partage que rarement sa voiture avec un autre Compagnon pas plus qu'il ne partagerait sa chambre avec un autre, malgré les supplications d'un hôtelier quelquefois débordé par l'affluence chez lui.

La longueur des étapes journalières varie entre cent et trois cents kilomètres. Le Compagnon s'arrêtera dans un restaurant au hasard de la route, ne commandant que le menu conseillé à ceux dont la tenue de scène ne laisse aucune chance d'être masqués aux yeux du public par la coupe amincissante d'un veston bien coupé.

Oui, le tour de taille doit être le souci premier du bon Compagnon. Mais, si d'aventure, les moins coquets ou les moins héroïques se laissent prendre aux tentations de nos provinces gourmandes, ils éviteraient de stopper là où déjeunent certains de leurs camarades pour, quelques heures plus tard, jurer sur leurs grands Dieux qu'ils n'ont rien pris depuis la veille.

Arrivée à l'étape suivante vers seize heures. Premier objectif : l'hôtel. Si, par hasard, vous trouvant dans le hall, vous voyez un Monsieur se précipiter à la réception et demander haletant « une chambre calme - donnant sur la cour - à l'étage le plus élevé - éloignée de l'ascenseur - avec double porte et volets hermétiques », ne cherchez pas plus loin, vous avez devant vous un Compagnon essayant de sauver le repos de sa prochaine nuit. Tant pis pour celui qui arrive le dernier : il ne lui restera plus qu'une « chambre bruyante - donnant sur la rue - au premier étage - près de l'ascenseur - sans double porte et sans volets ». Comme à l'armée... Le lendemain, il aura soin d'arriver dans les premiers.

A seize heures trente, premier rendez-vous officiel de la journée : la ponctualité étant, avec le tour de taille, le souci premier-ex-æquo du parfait Compagnon, comme au signal d'une baguette invisible, les murs du théâtre vont trembler aux accents d'une cacophonie apocalyptique où se mêlent cornemuses, trompettes, cors de chasse, basson, trombone et percussions, jusqu'à l'arrêt de la bonne volonté des poumons de chacun. Beethoven qui était sourd, eut tiré profit de ce débordement juvénile et musclé.

Le calme revenu, c'est la mise en place du spectacle et la répétition des chansons et des sketches en cours de préparation jusqu'à vingt heures où l'on se déploie en voltigeurs vers les bars avoisinant le théâtre pour l'absolument-indispensable PAUSE-CAFÉ. A cet instant précis, demandez à la postière de l'endroit ce qu'elle en pense : en moins de deux minutes, elle se trouve littéralement submergée par vingt appels téléphoniques pour Paris. C'est son quart d'heure de démente, mais c'est l'intermède privé, administratif, l'ordre du jour du chef de famille, bref, le contact chronologiquement maladif et obligatoire du Compagnon avec Paris.

Après le spectacle, c'est la ruée vers le seul véritable repas de la journée : une sorte de souper-réveillon dont le menu varie du meilleur au pire, suivant l'humeur du patron de restaurant qui a consenti à préparer un repas à une heure aussi tardive ou selon l'amour plus ou moins pathétique du Chef de cuisine à l'égard de la Chanson Française et qui a bien voulu ou non, laisser « ses fourneaux allumés ».

Quelquefois, le Compagnon, prévoyant par nature, instruit de la renommée culinaire d'un Chef qui a bien voulu lui assurer le couvert après le spectacle, pousse l'hypocrisie jusqu'à inviter ce dernier à la représentation, afin d'être bien sûr qu'il ne s'endormira pas dans ses sauces en l'attendant. Mieux vaut le voir dormir au spectacle, on est sûr qu'on le tient...

Car le Compagnon qui vient de chanter a faim. Et un Compagnon qui a faim est un affamé comme le Compagnon qui a soif est un chameau altéré par six mois de désert. Le Compagnon boit peu mais il veut être le premier à boire comme il veut être le premier à manger.

Alors, malheur au garçon de restaurant qui le sert, s'il n'a pas l'esprit et le geste vifs. Il risque la dépression nerveuse. Mais s'il sort vainqueur de l'épreuve, il est de santé robuste et doit courir en toute logique et indoor, le cent mètres en onze secondes...

Le Compagnon qui a calmé sa faim est bavard et tient essentiellement à ce que les huit autres partagent ses opinions. Et pour faire triompher sa vérité, il doit faire en sorte que sa voix surmonte celle des huit autres réunies.

Le volume sonore de la discussion dépasse alors en ampleur celui de la fin d'un banquet.

Et cela dure, decrescendo « pour ne pas réveiller les clients », jusqu'aux neuf portes des neuf chambres des neuf qui...

S'ils n'ont pas été réveillés aux aurores...

Jean Broussolle.

A seize heures trente, premier rendez-vous officiel de la journée : la ponctualité étant, avec le tour de taille, le souci premier-ex-æquo du parfait Compagnon, comme au signal d'une baguette invisible, les murs du théâtre vont trembler aux accents d'une cacophonie apocalyptique où se mêlent cornemuses, trompettes, cors de chasse, basson, trombone et percussions, jusqu'à l'arrêt de la bonne volonté des poumons de chacun. Beethoven qui était sourd, eut tiré profit de ce débordement juvénile et musclé.

Le calme revenu, c'est la mise en place du spectacle et la répétition des chansons et des sketches en cours de préparation jusqu'à vingt heures où l'on se déploie en voltigeurs vers les bars avoisinant le théâtre pour l'absolument-indispensable PAUSE-CAFÉ. A cet instant précis, demandez à la postière de l'endroit ce qu'elle en pense : en moins de deux minutes, elle se trouve littéralement submergée par vingt appels téléphoniques pour Paris. C'est son quart d'heure de démence, mais c'est l'intermède privé, administratif, l'ordre du jour du chef de famille, bref, le contact chronologiquement maladif et obligatoire du Compagnon avec Paris.

Après le spectacle, c'est la ruée vers le seul véritable repas de la journée : une sorte de souper-réveillon dont le menu varie du meilleur au pire, suivant l'humeur du patron de restaurant qui a consenti à préparer un repas à une heure aussi tardive ou selon l'amour plus ou moins pathétique du Chef de cuisine à l'égard de la Chanson Française et qui a bien voulu ou non, laisser « ses fourneaux allumés ».

Quelquefois, le Compagnon, prévoyant par nature, instruit de la renommée culinaire d'un Chef qui a bien voulu lui assurer le couvert après le spectacle, pousse l'hypocrisie jusqu'à inviter ce dernier à la représentation, afin d'être bien sûr qu'il ne s'endormira pas dans ses sauces en l'attendant. Mieux vaut le voir dormir au spectacle, on est sûr qu'on le tient...

Car le Compagnon qui vient de chanter a faim. Et un Compagnon qui a faim est un affamé comme le Compagnon qui a soif est un chameau altéré par six mois de désert. Le Compagnon boit peu mais il veut être le premier à boire comme il veut être le premier à manger.

Alors, malheur au garçon de restaurant qui le sert, s'il n'a pas l'esprit et le geste vifs. Il risque la dépression nerveuse. Mais s'il sort vainqueur de l'épreuve, il est de santé robuste et doit courir en toute logique et indoor, le cent mètres en onze secondes...

Le Compagnon qui a calmé sa faim est bavard et tient essentiellement à ce que les huit autres partagent ses opinions. Et pour faire triompher sa vérité, il doit faire en sorte que sa voix surmonte celle des huit autres réunies.

Le volume sonore de la discussion dépasse alors en ampleur celui de la fin d'un banquet.

Et cela dure, decrescendo « pour ne pas réveiller les clients », jusqu'aux neuf portes des neuf chambres des neuf qui...

S'ils n'ont pas été réveillés aux aurores...

Jean Broussolle.

